

Josie Silver

Crazy spooky love

UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE FANTÔMES



JOSIE SILVER

CRAZY SPOOKY LOVE

De génération en génération, la famille Bittersweet est devenue une véritable institution dans la petite ville de Chapelwick pour ses services de communication avec les morts. Mais contrairement à sa mère et à sa grand-mère, Melody a plus envie de se débarrasser des fantômes que de transmettre leurs messages. Le jour de ses 27 ans, elle décide de fonder sa propre agence, la Brigade des Chasseuses de fantômes.

Avec l'aide de Marina, sa meilleure amie, elle s'attelle à sa première mission, et pas des moindres : libérer une maison des esprits de trois frères coincés là depuis des décennies, et élucider un meurtre commis plus d'un siècle plus tôt. Entre Leo Dark, son ex-petit ami et désormais concurrent, Fletcher Gunn, un journaliste très agaçant, et Douglas Scarborough, un jeune fantôme au charme irrésistible, difficile pour Melody de garder les idées claires...

Un roman addictif plein d'humour et de suspense sur la famille, l'amitié, le désir et l'amour qui vous fera fondre !

Traduit de l'anglais par Marie Chivot-Buhler

ISBN: 978-2-38529-476-2 19,90 € Prix TTC France



9 782385 1294762

Rayon : Littérature étrangère

Design et illustration :
Raphaëlle Faguer



C
CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

Josie Silver

CRAZY SPOOKY LOVE
UNE HISTOIRE D'AMOUR
ET DE FANTÔMES

Roman

*Traduit de l'anglais
par Marie Chivot-Buhler*



De la même autrice, aux éditions Charleston :

Un hiver à New York, 2024

Un cottage pour deux, 2023

Les Deux Vies de Lydia Bird, 2021

Un jour en décembre, 2019

Titre original : *Crazy Spooky Love*

Copyright © Kitty French, 2016

Copyright © Josie Silver, 2025

Tous droits réservés.

Publié en accord avec Rachel Mills Literary Ltd.

Traduit de l'anglais par Marie Chivot-Buhler

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-476-2

Maquette : Camille Carlos PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

*Ce livre est pour mon frère, pour me racheter
de ne jamais lui en avoir dédié un.
Comme c'est aussi mon livre le plus fou à ce jour,
ça lui convient parfaitement.*

— **A**LORS, QU'EST-CE QUE TU AIMES FAIRE durant ton temps libre, Melody ?

— Je regarde mon rendez-vous droit dans ses beaux yeux bruns avant de lui répondre un mensonge.

— Oh, tu sais, comme tout le monde, j'élude en haussant les épaules – l'air de dire que je suis tout à fait normale. Je lis... Je vais au cinéma. Ce genre de trucs.

Je pousse un soupir de soulagement en voyant ses yeux s'illuminer ; visiblement, j'ai été crédible.

— Quel genre ?

— Hum, de livres ou de films ?

Je joue la montre car, en toute honnêteté, je n'ai pas vraiment de temps à consacrer ni à la lecture ni au cinéma.

— Quel genre de films. Plutôt action ou histoires d'amour ? Non, laisse-moi deviner, enchaîne-t-il, les yeux plissés pour m'étudier intensément. Tu m'as tout l'air d'une fan de comédies romantiques.

— Ah bon ?

Je suis sincèrement surprise. Du haut de mon mètre cinquante, je ressemble plus à Mercredi Addams qu'à une princesse de Disney. J'exagère sans doute, mais vous voyez l'idée. J'ai les cheveux bruns et un style vestimentaire qui frise le gothique. Je doute qu'en me regardant, quiconque m'ait jamais trouvée fleur bleue. Lenny voit peut-être quelque chose que tout le monde a raté jusqu'ici, y compris moi-même. Ça me plaît, d'autant plus que tous ceux qui connaissent ma famille sont bourrés de préjugés sur moi.

— *Quatre mariages et un enterrement* ?

Sa suggestion datée laisse penser qu'il n'est pas non plus un grand amateur de comédies romantiques. Il reste de l'espoir.

Je hausse les épaules, sans préciser que le seul passage de ce film que j'ai aimé, c'est l'enterrement.

— *The Holiday* ?

À nouveau, je m'efforce de feindre de l'intérêt et de tenir ma langue, parce qu'il n'a certainement pas envie de m'entendre dire que je préférerais me crever les yeux plutôt que revoir Kate Winslet, surmotivée, aider un vieux schnock à marcher dans une piscine. Chaque Noël, ma mère essaie de m'obliger à le regarder, et je trouve toujours un prétexte pour me défiler.

Quand on nous apporte l'addition, je suis soulagée de pouvoir enfin sortir d'ici parce que, jusque-là, Lenny semble être un type super et j'ai l'impression d'avoir réussi à me faire passer pour Mme Tout-le-monde. Cette fois-ci, les choses seront peut-être différentes. Lenny gare sa berline de commercial ordinaire dans l'allée pavée à côté de chez moi et coupe le moteur. Je n'ai rien contre l'ordinaire. En fait, je gagnerais à avoir une vie un peu plus normale, alors je lui lance mon sourire le plus charmeur et, en croisant les doigts

pour que ma mère soit déjà couchée, je l'invite à venir prendre un café.

Je le tire par la main à travers la porte de l'immeuble, un doigt sur les lèvres pour lui indiquer de ne pas faire de bruit alors que nous passons sur la pointe des pieds devant l'appartement de ma mère avant de monter le vieil escalier en bois qui mène à mon étage.

Lorsqu'il pose la main sur ma taille pendant que je tourne la clé, un léger frisson me parcourt le dos. Vous avez vu comme je m'en sors bien, à jouer les adultes ? Un dîner en compagnie d'un homme séduisant, une conversation passionnante, et maintenant un tête-à-tête autour d'un café... voire plus si affinités. Ce n'est pas comme si j'étais vierge, mais c'est vrai que, ces derniers temps, ma vie amoureuse a été plutôt calme. Par « ces derniers temps », j'entends les deux dernières années, depuis que Leo Dark et moi avons décidé de nous séparer. Bon d'accord, par « Leo et moi », je veux plutôt dire que c'est Leo qui a pris la décision, invoquant des conflits d'intérêts. Ha. Étant donné que, à part lui, ma famille complètement timbrée est la seule à proposer des services de médiums dans la ville, il n'avait pas tout à fait tort.

Mais assez parlé de Leo et de ma misérable vie sentimentale. Pour l'instant, tout ce que je veux, c'est que Lenny ne sache rien de ma famille très particulière, qu'il continue à me voir comme une fille cool et normale et qu'il m'embrasse.

— Tu me fais penser à Kate Middleton, murmure-t-il derrière moi.

Je suis considérablement plus petite et beaucoup moins royale, mais ça me va.

— Avec tes grands yeux marron et tes boutades. C'est très sexy.

Je suis quasi sûre que Kate Middleton a les yeux verts et qu'elle n'est pas spécialement connue pour son humour, mais je m'en fiche parce que je crois qu'il vient d'embrasser ma nuque ! Comme ma porte est parfois difficile à ouvrir, je la pousse d'un coup d'épaule en essayant de rester gracieuse, mais je crains de ressembler davantage à un bourrin de groupe d'intervention spéciale. Heureusement, Lenny me suit dans l'appartement sans sourciller. Il ne remarque sans doute pas tout de suite la forte odeur de Chanel N° 5 qui flotte dans l'air, mais moi si, et mon cœur se serre.

Tout se passait si bien. Pourquoi je ne me suis pas contentée de l'embrasser dans la voiture, voire de lui rouler une petite pelle en guise de promesse ? Il aurait été partant pour un deuxième rendez-vous, j'en suis sûre.

Je soupire en allumant la lampe du guéridon. En nuisette bleue bébé trop courte et trop transparente, ma mère est debout sur ma table basse, les bras levés vers le plafond et la tête rejetée en arrière.

— Merde ! jure Lenny dans mon oreille, clairement sous le choc.

Et comment le lui reprocher ? Ma mère est une femme superbe, au physique de ballerine et aux cheveux argentés qui cascadenent en boucles entre ses omoplates. Ils ne sont pas gris. Ils sont d'une pure couleur argentée de naissance et, en cet instant, on dirait qu'elle s'est fait crucifier sur ma table basse.

Je souffle en posant mon sac près de la lampe. Et moi qui voulais paraître normale.

— Euh... maman ?

Elle prend plusieurs profondes inspirations puis ouvre les yeux sur nous.

— Bon sang, Melody, grogne-t-elle en plantant les mains sur ses hanches. J'étais à deux doigts d'établir

un contact. Il se cache dans l'appartement, j'en suis sûre.

Je risque un coup d'œil au-dessus de mon épaule vers Lenny qui, bien sûr, a arrêté de m'embrasser le cou.

Il lève les sourcils vers moi, l'air de dire « C'est quoi ce bordel ? », puis il se retourne vers ma mère qui lui fait signe d'approcher, telle une sirène attirant un pêcheur dans les rochers.

— Votre main, s'il vous plaît, jeune homme.

— Non !

J'ai presque crié mais Lenny a déjà traversé la pièce, la paume tendue pour l'aider à descendre. La gardant fermement dans la sienne, ma mère m'adresse un regard enjoué.

— Une longue ligne de vie, murmure-t-elle en passant son ongle rouge vif sur la peau de Lenny.

— Maman... je gronde, mais elle ignore délibérément ma menace.

Ce n'est pas la première fois qu'elle me fait un coup pareil. Se camper sur la table, c'est inédit, mais elle a la manie de mettre mes petits amis potentiels à l'épreuve pour s'assurer dès le départ qu'ils pourraient s'intégrer dans notre famille loufoque. Non pas que son jugement soit fiable ; Leo a passé le test haut la main et on sait ce que ça a donné. J'ai fini le cœur brisé et il a décroché un poste de médium dans l'émission matinale d'une chaîne de télévision. Où est la justice dans tout ça ? Mais bon, autant sortir tout de suite les cadavres du placard. Ils vont surgir tôt ou tard, malgré mes efforts pour jeter de la poudre aux yeux de Lenny.

Je m'appelle Melody Bittersweet et je vois des gens qui sont morts.

Il n'y a pas que moi. Je suis juste la dernière d'une longue lignée de femmes dotées de ce don, ou alors de

cette malédiction, selon la façon dont on voit les choses. Ma famille assume depuis longtemps sa particularité, d'où la présence bien établie de notre affaire, Aux Bons Esprits, sur Chapelwick High Street. Nous sommes sans doute là depuis plus longtemps que la chapelle au bout de la rue qui lui a donné son nom. Raison pour laquelle, de manière générale, nous sommes acceptées par les habitants de la ville, dans l'esprit « elles sont un peu excentriques, mais ce sont nos excentriques ». Ce qui a démarré par une minuscule échoppe avec des fenêtres à croisée s'est peu à peu agrandi au cours des deux siècles derniers. Désormais, nous possédons toute la rangée des trois propriétés mitoyennes qui ont été réunies anarchiquement en un grand bâtiment plein de coins et recoins, qui nous sert à la fois de local professionnel et de maison, à moi, à Silvana, ma mère, et à Dicey, ma grand-mère. Dicey n'est pas son vrai prénom. Officiellement, elle s'appelle Paradise, mais elle préfère son diminutif depuis qu'elle a rencontré, à l'âge de quinze ans, papi Duke, qui avait écrit « Dicey et Duke » à l'intérieur d'un cœur tracé à la craie sur le mur de notre immeuble. C'était comme s'il l'avait gravé sur son cœur affolé.

— Silvana !

Quand on parle du loup. Bon sang, personne ne dort, ici ?

Ma grand-mère se tient dans l'embrasure de la porte, la main levée pour frapper. Je devrais m'estimer heureuse qu'elle soit à peu près présentable, si on peut considérer comme tel son kimono en soie mauve orné d'immenses dragons multicolores qui lui arrive aux pieds. Ses cheveux cuivrés d'habitude bouclés sont élégamment remontés sur sa tête et elle porte une généreuse couche de rouge à lèvres vif. Si un tel look jurerait sur la plupart des gens, il va très bien à ma grand-mère,

du fait de son charisme, de son assurance et de son attitude détachée. Sans attendre d'invitation à entrer, elle passe devant moi et fixe ma mère et Lenny qui sont toujours main dans la main sur le tapis.

Bon Dieu. Demain à la première heure, je le jure, je pars en chasse d'un autre logement – n'importe où, partout ailleurs que sous le même toit que ma mère et ma grand-mère. Ne vous méprenez pas, c'est une vieille bâtie pleine de charme et j'adore ma famille. Je ne peux même pas dire que je manque d'intimité, parce que, en théorie du moins, je bénéficie de mon propre espace. Maman et mamie occupent l'immense appartement au rez-de-chaussée derrière la boutique d'Aux Bons Esprits et moi, je dispose du plus petit à l'étage, à l'arrière. À bien des égards, je devrais m'estimer heureuse : j'ai un logement à moi toute seule tout en restant près de ma famille. Ce qui serait super si ma mère et ma grand-mère ne me foutaient pas la honte en débarquant chez moi grâce à la clé que je leur ai donnée en cas d'urgence.

— Qu'est-ce que Silvana fait ici avec un homme de la moitié de son âge ? demande ma grand-mère en nous regardant tour à tour. Tu aurais dû me dire que tu attendais de la compagnie, ma chérie. Je serais allée dîner dehors, ajoute-t-elle avant de se palper les cheveux. Tu n'es pas censée mettre une serviette à la poignée, quelque chose dans ce goût-là, comme ça se fait aujourd'hui pour éviter ce genre de situations ?

Elle a l'air de s'amuser comme une folle. Un coup d'œil vers Lenny me suffit pour voir qu'il est totalement dépassé par ces deux énergumènes et qu'il m'a déjà élue pire renard de sa vie. Ses yeux oscillent entre la porte et moi et je l'entends presque me supplier de le laisser partir indemne.

— Il n'est pas avec maman, mais avec moi. Enfin, il l'était...

Soudain, je lève la tête vers le plafond où se matérialise lentement un vieux monsieur bedonnant, vêtu d'une chemise tachée de soupe au-dessus d'un pantalon en flanelle qui ne couvre pas tout à fait ses chevilles poilues. Je vois des morts, vous vous souvenez ? Tout comme ma mère et ma grand-mère, qui le regardent descendre avec la même expression de dégoût.

— Pas trop tôt, grommelle ma mère en lâchant la main de Lenny pour s'approcher du nouveau venu. Ça fait deux heures que je vous cours après dans tout l'immeuble. Votre femme veut savoir où est passé l'argent qu'elle a caché dans la théière verte. Vous n'avez pas intérêt à l'avoir perdu aux courses hippiques, ou vous allez passer un sale quart d'heure.

Ma grand-mère lève les yeux au ciel.

— Il a déjà passé un sale quart d'heure, de toute façon. Il est mort depuis six semaines.

— Tu peux parler, toi qui couches encore avec ton mari vingt ans après sa mort.

Ma mère rejette d'un geste vif ses cheveux argentés en arrière. Et bim.

Lenny gémit et se précipite vers la porte d'entrée ; il se tourne une dernière fois vers moi pour bredouiller « J'ai un truc à faire, je dois y aller », avant de déguerpir.

J'entends la portière de sa voiture claquer et je me demande ce qu'il a de si urgent à faire. Vomir son dîner, peut-être.

— Petit déjeuner, ma chérie ?

Quand j'arrive pieds nus dans la cuisine chaleureuse de style rustique qu'elle partage avec ma grand-mère, ma mère fait comme si rien ne s'était passé hier soir.

C'est deux poids deux mesures, je sais. Je leur reproche de venir chez moi à l'improviste, mais je fais exactement

la même chose chez elles, sauf que, pour ma défense, c'est totalement la faute de ma mère. Elle se plaît à ouvrir leur porte pour m'allécher avec des effluves de nourriture ; en général des gâteaux ou autres douceurs. Je crois qu'elle a même trouvé le moyen d'infiltre la bonne odeur de gaufres chaudes à travers le vieux système de ventilation – une tentation à laquelle elle sait que je ne peux résister. Alerte sucre ! Alerte sucre ! Melody Bittersweet, présente-toi sur-le-champ dans la cuisine de ta mère où t'attendent des joyaux culinaires et un interrogatoire sur ta vie amoureuse !

— Cette fois, tu ne vas pas t'en sortir avec des gaufres, je grogne.

J'ai passé la moitié de la nuit à me tourner et à me retourner, à ruminer le fait que je ne vais nulle part dans la vie.

— Où est mamie ?

— Derrière toi.

Je me retourne en entendant le grognement théâtral de ma grand-mère et la vois debout dans mon dos, les mains brandies comme les pattes du grand méchant loup, hilare. Resplendissante comme toujours dans son pyjama violet en soie brodée, elle se sert un café noir puis prend place à la table en pin.

— Je suis contente que vous soyez là toutes les deux, j'annonce.

Je tire l'une des chaises dépareillées avant de verser une tonne de sirop d'érable sur les gaufres que j'ai dit ne pas vouloir. J'ajoute quelques myrtilles pour me donner bonne conscience.

— J'ai quelque chose à vous dire.

— Tu es enceinte ?

Les yeux brillant d'excitation, ma grand-mère bat des mains.

— Étant donné que vous terrifiez tous mes petits amis potentiels, c'est peu probable, non ?

— On n'épouse pas seulement une femme, on épouse toute sa famille, rétorque ma mère sur un ton guilleret, depuis la gazinière rouge cerise qui est venue parachever la cuisine rustique de ses rêves.

Je serre les dents, renforcée dans ma détermination par la perspective de finir vieille fille.

— Je lance ma propre affaire.

Elles se tournent toutes les deux vers moi dans un même mouvement et me fixent avec des yeux écarquillés. Soudain, je me sens faiblir.

— Dans la pièce vide en dessous de mon appartement, j'ajoute aussitôt.

Les locaux d'Aux Bons Esprits sont si grands qu'il reste de l'espace non exploité et celui tout au fond du rez-de-chaussée me paraît parfait pour mon projet d'entreprise. Il dispose de sa propre entrée sur l'allée pavée pour servir d'accès au public et d'une cheminée pour se réchauffer l'hiver. Techniquelement, c'est ma partie de l'immeuble, donc je ne pense pas devoir trop me battre pour pouvoir l'utiliser.

— Mais c'est ma réserve, proteste ma mère, toujours figée, la poêle à la main.

Je lui adresse un regard entendu.

— Tu n'y entreposes rien.

Elle ne peut rien objecter à ça. Nous traitons avec les morts. Ils n'ont pas besoin d'espace de rangement.

— J'y ai tenu des séances à l'une ou l'autre occasion, hasarde ma grand-mère.

— Oui, et la dernière fois tu as dit que tu ne le ferais plus jamais parce que la pièce dégageait de « mauvaises ondes ».

Je soupçonne que la vraie raison, c'est que la séance avait été organisée à la demande du club de bridge de la ville et qu'aussi bien les participants que les esprits qu'ils avaient convoqués avaient ennuyé Dicey à mourir. Peu importe ; les prétendues mauvaises ondes me rendent service aujourd'hui.

— J'ai vingt-sept ans. Il est temps que je vole de mes propres ailes.

Ma mère baisse les yeux avec insistance vers mes orteils vernis de poix noirs et blancs et vers ma chaîne de cheville ornée d'étoiles en argent, l'air de douter que j'aie les pieds appropriés, voire carrément les pieds sur terre, pour créer ma propre affaire.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? s'enquiert ma grand-mère.

Le nez plissé devant les gaufres que ma mère lui sert, elle se contente de piquer une myrtille du bout de sa fourchette. Toute menue, elle a un appétit d'oiseau, préférant garder ses calories pour le champagne qu'elle a presque toujours à la main. Quand elle mourra, si jamais elle meurt un jour, son mantra « C'est toujours l'heure de l'apéro quelque part » sera gravé sur sa tombe.

Advienne que pourra.

— La chasse aux fantômes, je marmonne en fourrant un morceau de gaufre dans ma bouche, les yeux rivés sur mon assiette.

— Tu as dit quoi, Melody ? demande ma grand-mère en se penchant au-dessus de la table.

Ma mère, dont l'ouïe est infaillible, plante sur moi ses pupilles méfiantes.

— Oui, dit-elle d'une voix doucereuse. Répète, Melody, plus FORT.

Elle aboie le dernier mot en guise de démonstration.

Je pousse un profond soupir avant de me racler la gorge.

— Je compte ouvrir une agence qui aidera les gens à se débarrasser de fantômes indésirables.

Les yeux écarquillés, Dicey s'agrippe au revers de son kimono violet.

— Se débarrasser d'eux ? s'exclame-t-elle en se tournant vers ma mère. Silvana, tu as entendu ça ?

— Ce n'est pas si différent de ce qu'on fait, je soutiens, en essayant de présenter les choses de manière positive.

— Notre famille défend les intérêts des morts, pas ceux des vivants, Melody. Voilà ce qu'on fait, rétorque ma mère, les sourcils froncés.

On dirait la publicité d'un cabinet d'avocats et je me retiens de lui rappeler la réalité : Aux Bons Esprits tire de beaux profits en représentant davantage les besoins des vivants que ceux des morts. Nous gardons les canaux de communication ouverts, comme une sorte de standard téléphonique avec l'au-delà, et à ce titre nous préférons que les fantômes restent dans le coin. Alors oui... je m'attendais plus ou moins à ce que mes projets jettent un froid.

— Je le sais très bien, je réponds d'une voix posée. Mais vous savez aussi que je ne suis pas comme vous, ni comme la plupart de nos aïeules.

— Tu es une Bittersweet, Melody. Tu les vois aussi bien que nous, affirme ma grand-mère en mâchant une autre myrtille.

— Oui, je les vois. C'est vrai. Mais contrairement à vous, j'aimerais autant ne pas les voir. Ça m'énerve qu'ils surgissent n'importe où. Je ne veux pas passer mon temps à chercher ce que la grand-tante Alice voulait dire par ses propos bizarres sur son lit de mort ou à

transmettre les messages de veuves en rogne sur l'argent qui manque dans la théière verte.

Ma mère me lance un regard blessé. Je sais que c'est un coup bas, mais elle le mérite, après son numéro sur ma table basse la nuit dernière.

— Ce n'est pas très malin de dénigrer notre travail, Melody.

— D'accord, je n'aurais pas dû dire ça, maman. Je sais que vous fournissez un service important et c'est génial, mais ce n'est pas pour moi, je réponds, puis je me tourne vers ma grand-mère. Mais toi aussi, tu as raison.

Je prends sa main osseuse couverte de bijoux, dans l'espoir de l'attendrir.

— Je les vois. Je les vois partout, à tel point que ça ne vaut même plus la peine de postuler à un job normal.

Elles ne peuvent rien redire à ça, vu que tous mes emplois en dehors de l'affaire familiale se sont toujours soldés par des échecs. Mon poste d'assistante auprès d'un avocat a brutalement pris fin parce que la mère défunte de l'avocat ne me laissait pas une seule minute tranquille pour faire mon travail. Elle me harcelait de messages à lui transmettre, pour l'essentiel des reproches contre l'aventure de son fils avec sa secrétaire. Je ne peux pas dire que j'approuvais, moi non plus, mais contrairement à sa mère, je gardais mon opinion pour moi-même. Le pompon, ça a été quand je me suis retrouvée à lui dire à voix haute de la boucler et que leur liaison n'était pas mes oignons, ni les siens d'ailleurs. Tout ceci n'aurait certainement pas posé problème si la femme de l'avocat n'était pas arrivée au bureau à ce moment-là pour un déjeuner surprise et avait tout entendu. Inutile de préciser que mon patron a bientôt eu besoin lui-même d'un avocat. Ensuite, j'ai travaillé en tant qu'assistante dentaire, mais le dentiste qui avait ouvert le cabinet des

décennies plus tôt, décédé depuis longtemps, refusait de quitter les lieux. Comme il était en permanence dans mes pattes, c'est totalement sa faute si je me suis trompée d'email pour le député de Chapelwick et l'ai fait ressembler à un Kardashian. Il me reproche toujours sa défaite à l'élection suivante.

— Je fournirai un service aux morts, comme vous. Tu le comprends, non, mamie ? Maman et toi, vous êtes une sorte de standard téléphonique pour fantômes. Moi, je serai plutôt...

Je cherche le bon terme.

— Une dézingueuse de fantômes ? suggère ma mère, guère convaincue.

Exaspérée, je hausse les épaules.

— Si tu veux, oui. Je ne présenterais pas les choses comme ça, mais nous savons toutes qu'il arrive que certains fantômes restent bloqués et aient besoin d'aide pour aller de l'avant.

— Tu vas donc t'ingérer dans leurs affaires. Les Bittersweet ne s'ingèrent pas. Ce n'est pas notre rôle.

Je remarque les épaules tendues de ma mère. De toute évidence, si j'attends son approbation, jamais je ne démarrerai mon affaire.

— Mamie ?

Maman et moi la regardons. Elle pioche une autre myrtille et la mâche lentement, tout à fait consciente que nous attendons son verdict. On sait de qui ma mère tient son penchant dramatique.

Ma grand-mère me scrute de ses yeux perçants avant de pointer sa fourchette vers moi.

— Ça ne mettra pas l'entreprise familiale en péril ? On dépend de la présence des fantômes, ma chérie.

— Pas le moins du monde. Je ne traiterai que de cas de fantômes qui sont coincés ici contre leur gré ou qui

causent des problèmes. Vous ne me remarquerez même pas. Vraiment. Je vous le promets.

Je secoue la tête et je retiens ma respiration en traçant une croix sur mon cœur.

Perdue dans ses réflexions, elle pousse une autre myrtille sur son assiette, puis elle pose sa fourchette avec précaution.

— Sors le champagne, Silvana. Notre bébé se lance en affaires.

Je ne peux me retenir de sourire et ne résiste à l'envie de la prendre dans mes bras que parce que ma mère garde le silence et me fixe d'un air déconcertant.

— C'est lié à ta fixation sur tes vingt-sept ans ? demande-t-elle d'une voix douce et compréhensive.

À la mention de mon dernier anniversaire, je détourne les yeux. Impossible de berner son instinct de mère.

— On en a déjà parlé, ajoute-t-elle. C'est un âge comme un autre, rien de plus.

Pour la plupart des gens, vingt-sept ans est peut-être un âge comme un autre, mais pas pour moi. Vingt-sept ans, c'est l'âge de ma mère quand elle m'a eue et celui de ma grand-mère quand elle a eu ma mère. C'était aussi l'âge de mon père à sa mort, quand sa moto s'est retrouvée sous les roues d'un camion alors qu'il fonçait à l'hôpital pour rejoindre ma mère en train d'accoucher.

Avoir moi-même vingt-sept ans m'a plus affectée que prévu. Je m'attendais à un anniversaire normal, mais de gros doutes m'ont assaillie, à coups de « Oh mon Dieu, qu'est-ce que je vais faire de ma vie ? ». Ils m'ont rattrapée tel un rouleau compresseur d'angoisse, de trouble et même de larmes. J'ai pensé à ma mère, qui à cet âge-là avait déjà trouvé l'amour et sa vocation, un bébé dans les bras. J'ai pensé à mon père, l'homme que ma mère

ne s'est jamais remise d'avoir perdu et dont la vie a pris fin au moment même où la mienne démarrait.

Jusqu'à vingt-six ans et trois cent soixante-quatre jours, j'étais une gamine qui jouait à l'adulte. Mais l'après-midi de mon vingt-septième anniversaire, j'ai décidé d'arrêter mes enfantillages, et j'ai dressé une liste de choses à accomplir. Je veux une belle vie, une vie bien remplie et débordante d'amour et de fierté, une vie que je dirige et non que je subis.

Même si ça me fiche une trouille pas possible, je suis résolue à lancer ma propre agence et j'aimerais vraiment le faire avec la bénédiction de ma mère.

Ma grand-mère vient à ma rescousse avec une suggestion inattendue.

— Elle pourrait avoir Glenda une ou deux heures chaque matin, Silvana.

Glenda Jackson est la secrétaire, ou plutôt l'épicentre d'Aux Bons Esprits, une véritable Wonder Woman de l'organisation. Elle travaille pour nous d'aussi loin que je m'en souvienne et fait partie de ces femmes qui pourraient gouverner le pays sur leur temps libre si elles le décidaient. Heureusement pour nous, elle concentre tous ses efforts sur la gestion de notre business, si bien qu'on n'a pas besoin de moi en tant qu'assistante, rôle qui m'a été confié depuis que j'ai abandonné l'espoir d'être embauchée ailleurs. En toute honnêteté, je ne sers à rien. Ma mère et ma grand-mère consacrent leur temps et leur énergie à des consultations individuelles et à des séances de groupes pendant que Glenda, en charge des tâches administratives, mène la barque comme personne. Le fait qu'elle soit très respectée à Chapelwick nous aide grandement, elle ajoute une touche de normalité à notre entreprise loufoque de conversation avec les fantômes. Sans compter qu'elle est au courant de

tout ce qui se dit dans la ville ; si Glenda ignore quelque chose, c'est que c'est sans intérêt.

C'est un véritable coup de génie de la part de mamie. M'offrir les services de Glenda donne à ma mère le moyen de garder un œil sur ce que je fais et me permet à moi d'obtenir ce que je veux. Ma grand-mère évolue dans cette famille depuis assez longtemps pour avoir développé des talents de diplomates dignes des Nations Unies. Ma mère a l'air un tout petit peu apaisée, mais il faut bien la connaître pour le détecter.

Elle gonfle les joues et regarde Dicey d'une mine sévère.

— Tu ne peux pas boire de champagne. C'est le petit déjeuner.

Ma grand-mère hausse les épaules d'un air innocent.

— C'est l'heure de l'apéro quelque part, Silvana.

2

— **Q**U'EST-CE QUI M'EST PASSÉ PAR LA TÊTE ? Je n'ai pas la moindre idée sur la façon de faire marcher une affaire. Tout va tourner au désastre, je suis vouée à un échec cuisant. Même les fantômes vont se moquer de moi.

Je me laisse tomber comme un sac de patates sur le gros fauteuil à côté de la cheminée de mon nouveau bureau et je disparaîs presque dans le nuage de poussière qui s'en soulève. À peine deux jours après avoir commencé, je fais déjà une crise de nerfs.

— Merde, Melody !

Marina tire de sa bouche la bulle de chewing-gum éclatée et couverte de saleté puis la jette à la poubelle. Elle et moi sommes les meilleures amies du monde depuis la maternelle, rapprochées par le fait que nous portions toutes les deux un appareil dentaire et que nous venions de familles farfelues, en dépit de nos efforts pour gommer notre différence. Elle a hérité de sa grand-mère sicilienne sa beauté italienne tout en

courbes et la famille Malone doit sa fortune et sa réputation redoutable au sens des affaires de son grand-père sicilien. Marina avait plus de dix-neuf ans quand elle a perdu sa virginité car elle était si saisissante qu'elle intimidait les garçons.

Une fois que le nuage de poussière du vieux fauteuil s'est dissipé, elle me toise depuis le bureau qu'elle a passé une heure à décrasser.

— Primo, ça ne va pas tourner au désastre et tu n'es pas vouée à l'échec.

Elle compte sur ses doigts.

— Deuzio, qu'est-ce que ça peut faire que tu ne saches pas encore gérer une affaire ? Tu apprends vite et Glenda Jackson va t'aider tous les matins. Cette femme serait capable de diriger Microsoft en un tour de main.

Je me sens légèrement réconfortée, car c'est la vérité. Quand nous étions au lycée, Glenda a supervisé notre programme de révision avec un œil plus affûté que celui d'Anna Wintour sur ses nouvelles recrues. Si nous avons toutes les deux obtenu d'excellents résultats, c'est parce qu'elle nous terrifiait.

— Et tertio, continue Marina en brandissant trois doigts en même temps qu'elle ouvre un paquet de chewing-gum, qu'est-ce qu'on en a à faire que les fantômes se moquent de toi ? Ils sont morts et pas toi, alors tu gagnes forcément. Et puis, ils riront un peu moins quand tu les aspireras avec ton aspirateur à fantômes ou je ne sais quoi.

Malgré moi, je m'esclaffe.

— Ce n'est pas dans mes intentions, mais merci.

J'aimerais me réveiller avec ne serait-ce qu'un cinquième du détachement de Marina.

— Tu crois que je devrais me faire couper les cheveux pour avoir l'air plus professionnelle ? je demande,

et elle me lance un regard qui veut dire « Ça va pas la tête ? ».

— Tu as la même coupe depuis le lycée. Ce carré, c'est toi, Melody. C'est beaucoup trop tard pour changer les paramètres.

— Les paramètres ?

Elle agite la main vers moi.

— Tu resteras toujours la fille mignonne et pas très grande aux grands yeux marron et au gloss à la cerise, et moi la fille légèrement dévergondée à la grosse tignasse, au rouge à lèvres pétant et au sale caractère. On va ensemble. Si tu te coupes les cheveux, tu déglingues les paramètres.

Je n'étais pas au courant de ces paramètres, mais après réflexion, elle a raison. Ça nous a pris une décennie pour peaufiner notre look, on ne va pas l'abandonner maintenant. En plus, hors de question de renoncer à mon gloss à la cerise. Il me permet de tenir entre deux doses de sucre. On ne touche donc pas au carré.

Je ne vais peut-être pas changer de tête, mais le local, lui, a fait peau neuve et, si je puis me permettre, il est plutôt classe. À l'exception du gros fauteuil sur lequel je suis installée, tout a été récuré de fond en comble et j'ai inclus dans mon budget initial un nouveau siège pivotant pour mes clients et ces stores vénitiens très chic qu'on trouve dans tout bureau un tant soit peu professionnel. J'ai évité de tomber dans le cliché : ni portemanteau, ni yucca fatigué, ni gros cendriers en verre des années 1970. Cet espace est fonctionnel, avec ce que j'aime appeler une touche féminine, comme en témoigne le vase de tulipes fraîches sur la table basse dans le coin détente. Le coin détente ! Je sais ! Moi et mes coins... En fait, c'est juste un petit canapé gris affaissé et un vieux fauteuil autour de la cheminée et de la télé, mais